Werk

Titel: Mémoire sur la guerre de Zélande (1303 - 1305).

Autor: Smet, J.J. de

Jahr: 1845

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?129323640_0018|log38

Kontakt/Contact

Digizeitschriften e.V.
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

info@digizeitschriften.de

MÉMOIRE

SUR

LA GUERRE DE ZÉLANDE

(1303-1305),

PAR

J.-J. DE SMET,

CHANOINE DE S^{t}-BAVON A GAND, MEMBRE DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, ETC.

(Lu à la séance du 3 décembre 1843.)

INTRODUCTION.

Il est rare dans tous les temps de rencontrer un historien réellement impartial, mais il l'était davantage encore dans ces siècles où le patriotisme n'était pas un vain nom, où l'amour du pays faisait battre si vivement tous les nobles cœurs. Passionnés pour la gloire du prince et de la patrie, les annalistes semblaient encore combattre quand ils écrivaient : et qui pourrait le leur imputer à mal? Mais de là naît pour l'écrivain qui les consulte l'obligation de ne pas suivre aveuglément les auteurs du même parti, d'examiner leurs récits avec l'œil d'une saine critique, de les comparer entre eux et plus souvent avec les historiens du parti opposé.

Les auteurs qui ont décrit la guerre courte, mais brillante, que Gui de Namur fit aux Hollandais au commencement du XIV^e^ siècle, nous semblent avoir méconnu ce devoir. Ils s'en tiennent presque exclusivement à la narration de Melis Stoke, hollandais et serviteur dévoué de Guillaume III, ennemi des Flamands. Lui-même dit à ce prince, en finissant sa chronique [1] :

Here van Hollant, edele grave,
U hevet ghemaect, teenre gave,

[1] Tiende boek, 1055 et suiv.

Dit boec eñ dit werc,
Melys Stoke, u arme clerc,
Gode teren eñ uwen live [1].

N'est-ce pas avouer naïvement qu'on a quelque peu embelli l'histoire des couleurs du panégyrique?

Huydecoper, plus renommé, il est vrai, comme philologue que cité comme historien, a puisé dans la chronique qu'il a commentée, des faussetés palpables. Il s'indigne des éloges que les contemporains donnent à Gui de Namur, chef de l'armée flamande : « Gui de Namur méritait-il des éloges, s'écrie-t-il [2], lui qui ne combattait que pour s'assurer à lui-même la possession de la Zélande, tandis que sa patrie gémissait sous le joug des Français, et que son père lui-même était prisonnier en France? »

Il est inutile de faire remarquer qu'Huydecoper commet une erreur grossière en supposant que la Flandre était encore courbée sous le joug si odieux des Français, quand les troupes de Gui de Namur envahirent les îles de la Zélande. La victoire célèbre des communes flamandes sous les murs de Courtrai, où Gui avait commandé en personne, avait brisé les fers de la patrie plusieurs mois avant le commencement des hostilités contre les Hollandais. Depuis, le comte Jean de Namur avait été investi de toute l'autorité avec le titre de régent de Flandre, et il ne manquait ni de bravoure ni d'habileté : en quoi la présence de son jeune frère pouvait-elle contribuer à la délivrance du vieux comte, étroitement gardé au château de Compiègne?

Est-ce bien aussi l'ambition et l'esprit de conquête qui font prendre les armes au prince flamand? Jean d'Avesnes, qu'il va combattre, a été

[1] « Seigneur de Hollande, noble comte, cet ouvrage a été fait pour vous en guise de présent, par » Melis Stoke, votre pauvre clerc, pour la gloire de Dieu et la vôtre. »

[2] *Rymkronyk van Melis Stoke met aanmerkingen door Balth. Huydecoper*, III^e deel, 215^e bl.

l'allié constant et actif de Philippe-le-Bel [1]; le comte d'Ostrevant et un autre de ses fils ont trouvé la mort sous l'étendard de France dans les champs de Courtrai, et un troisième vient de faire une descente en Flandre, pour mettre à feu et à sang une grande partie du littoral : les princes flamands doivent-ils souffrir les bras croisés de si cruelles insultes? Les historiens se plaindraient à bon droit de manquer d'expressions assez énergiques pour flétrir tant de couardise.

Et quand même tous ces motifs n'existeraient pas, Gui de Namur ne fait que revendiquer ses droits quand il se met en devoir de conquérir les principales des îles zélandaises. La mort de Jean Ier, dernier comte de la maison qui avait régné glorieusement en Hollande, pendant quatre siècles, rendait au comte de Flandre les droits incontestables qu'il avait eus depuis longtemps sur les îles de la Zélande, situées à l'est de l'Escaut, *Bewester Schelde* [2]. Gui de Dampierre, qui n'était pas dépourvu de prévoyance, avait obtenu de Jean Ier un acte, par lequel le prince hollandais reconnaissait que Gui lui avait fait remise de l'hommage dû pour les îles de la Zélande occidentale, mais sous la condition expresse que cette concession du comte flamand serait nulle et de nul effet, si Jean venait à mourir sans héritier direct, et qu'elle ne profiterait point à un successeur en ligne collatérale [3]. Une année après la signature de ce réversal (1299), Gui avait transféré tous ses droits de souveraineté à Robert de Béthune, son fils aîné, qui les céda plus tard à Gui de Namur, son frère consanguin et le septième des fils de Gui de Dampierre.

Déjà Bilderdyk a signalé quelques-unes des méprises d'Huydecoper,

[1] Dans un traité, conclu en 1297, Jean d'Avesnes s'était allié avec le roi *contre Gui et ses hoirs.*

[2] C'étaient les îles situées entre l'Escaut et Hedinsee : *Walcheren*, *Noord-* et *Zuid-Beveland*, *Borselen* et *Wolfaertsdyk.*

[3] Voyez Kluyt, *de Nexu feud. inter Flandr. et Zelandiam*, cap. IV, pag. 371 et seq.

qu'il appelle un ami ardent de la maison d'Avesnes, et un écrivain auquel il ne coûte rien d'effacer vingt-cinq diplômes à la fois d'un seul trait de plume [1]; mais cet historien, impartial aussi souvent que le stathoudérat ou le calvinisme de Gomar ne sont pas en jeu, n'a consulté ni le poëme de Guillaume Guiart, qui n'a été publié en entier que depuis sa mort, ni les annales du Frère Mineur de Gand, qu'on croyait encore perdues, et de là quelque chose d'incomplet dans son travail et moins d'assurance quand il s'écrie : *ubi rerum adsunt testimonia, quid opus est verbis!*

Nous avons pu puiser à loisir à ces sources inconnues à Bilderdyk et examiner quelques pièces importantes sur l'époque, aux archives de la Flandre orientale; nous avons lieu d'espérer que cette monographie sera de quelque utilité pour l'histoire d'une guerre intéressante sous plus d'un rapport.

[1] *Geschiedenis des Vaderlands*, IIIe deel, 78 bl.

MÉMOIRE

SUR

LA GUERRE DE ZÉLANDE

(1303-1305).

DROITS DE GUI DE NAMUR.

Le savant éditeur des mémoires de J. Du Clercq semble avoir confondu le prince Gui avec son vieux père, le prisonnier de Compiègne [1], et donné à un septième fils le titre de comte de Flandre; il est probable cependant qu'on n'avait nommé le jeune guerrier Gui de Namur, qu'afin de prévenir cette confusion. Gilles de Roya les distingue nettement, au début même de cette guerre : « *Guido, comes Flandriae*, dit-il [2], *Guidoni filio suo, Namurcensi dicto, tradidit ea quae in Zelandia habebat* »; mais il manque d'exactitude quand il attribue au vieillard une donation que le jeune Gui devait réellement à son frère, Robert de Béthune.

[1] Introduction, tom. I, pag. 55.
[2] *Annal. Belgii*, ad an. MCCCIII.

A l'exception de ceux qui avaient personnellement à se plaindre des Flamands ou des bannis zélandais qu'ils avaient accueillis chez eux, la maison d'Avesnes avait bien peu d'amis en Zélande. Les droits du prince Gui étaient d'ailleurs établis sur les traités et reconnus par la plus grande partie de la noblesse, de sorte qu'on ne doit aucunement être surpris de trouver plusieurs chartes dans lesquelles il prend le titre de comte de Zélande [1]. Jean d'Avesnes lui opposait, à la vérité, qu'il avait un titre plus légitime comme héritier direct du fils aîné de Marguerite de Constantinople, et comme ayant reçu, en qualité de comte de Hainaut, les îles de la Zélande par les rescrits de plusieurs empereurs; mais ces raisons étaient peu solides. On n'ignorait pas qu'en vertu de la sentence arbitrale de saint Louis, les d'Avesnes n'avaient pu recueillir de la succession de Marguerite que le seul comté de Hainaut, et que, d'une autre part, les rescrits impériaux qu'on alléguait n'avaient reçu aucune exécution. Les comtes de Hollande avaient eux-mêmes plus d'une fois, depuis leur existence, reconnu formellement les droits des Dampierre par les traités et les chartes que le savant Adrien Kluyt rapporte dans la dissertation déjà citée, sur le lien féodal qui attachait la Zélande à la Flandre.

Sûr de la bonté de sa cause, le vieux Gui de Dampierre avait déclaré s'en remettre et être prêt à se conformer entièrement à ce qui serait statué sur le point en litige par Edouard Ier, roi d'Angleterre, et ce fameux monarque avait promis de prononcer de bonne foi et loyalement sur ce long différend [2]; il avait obtenu de Gui de renoncer à l'hommage que lui devait le comte hollandais pour la Zélande, à condition que la convention serait sans effet pour les héritiers collatéraux. Or, le cas prévu dans ce traité arrivait précisément par l'avénement de la maison de Hainaut au comté de Hollande.

Si la cause avait été portée devant une cour d'équité, telle que l'avait

[1] *Suorum verbis et scriptis comes Zelandiae nuncupatur.* Wilh. procurator, pag. 562.

[2] Les minutes des lettres de Gui et d'Édouard se trouvent aux archives de la Flandre orientale; elles sont sans date, mais comme on n'y fait aucune mention de Jean d'Avesnes, nous pensons qu'elles ne peuvent se rapporter qu'à l'accord de 1298.

rêvée un homme de bien dans notre congrès national, le jugement aurait sans doute été favorable à Gui de Namur; mais à cette époque, moins encore qu'à toute autre, on ne pouvait espérer de voir se terminer ainsi une question de cette nature. Les deux partis en appelèrent aux armes sous des chefs jeunes tous deux, mais tous deux dignes par une bravoure à toute épreuve de la race guerrière, dont ils étaient issus par la Noire-Dame de Flandre.

INVASION DE LA ZÉLANDE.

—

Guillaume d'Avesnes, troisième fils du comte de Hainaut et de Hollande, avait fait une descente en Flandre au printemps de l'an 1303, et, comme nous l'avons dit en commençant, il avait exercé de cruels ravages sur nos côtes. Les représailles ne devaient pas se faire attendre. Accompagné par Jean de Renesse, un des héros de la bataille des éperons, et par beaucoup d'autres chevaliers zélandais que le nouveau comte de Hollande avait impitoyablement bannis, Gui de Namur réunit une flotte considérable et bien montée dans les eaux de l'île de Catzand; mais, pendant quelques jours, le calme ne lui permit pas d'appareiller et d'aller à la recherche des ennemis qu'il brûlait de punir. Ceux-ci avaient, de leur côté, rassemblé de grandes forces, tant à Arnemuiden qu'à Flessingue. Enfin un vent du nord s'éleva, et le prince Guillaume résolut d'aller lui-même au devant de la flotte flamande; mais on lui fit observer que les bas-fonds et le lit trop resserré du fleuve rendaient en plusieurs endroits la navigation très-dangereuse : il demeura donc à l'ancre dans le port d'Arnemuiden, et y fit les préparatifs nécessaires pour recevoir vigoureusement les forces alliées qu'il s'attendait à voir paraître d'un moment à l'autre.

Ce n'était pas là cependant l'intention du jeune Gui et de ses compagnons d'armes. Assurés qu'ils étaient de la sympathie d'un grand nombre

de Zélandais influents, ils préféraient commencer les hostilités par une descente, afin de grossir d'abord leur armée de la multitude d'insulaires sur lesquels ils pouvaient compter. Ils n'ignoraient pas que le prince Guillaume commandait à des forces beaucoup plus nombreuses que celles qui les suivaient. Melis Stoke, en effet, dit en parlant des troupes hollandaises [1] :

Tote hem quam menich man,
Also alsic ghemerken can,
Dat noyt in Zeelant was vernomen,
Dat so menich man was comen
Ter lantwere, als men sach
Daer op sente Joris dach.
Hi ghinc met enen sconen here
Te Vlissinghe an dat mere.
Hi ontmoette een heer wel also goet,
Dat hem helpen woude ter noet [2].

Gui et les siens ne savaient pas que leur projet s'accordait merveilleusement avec les désirs de l'armée ennemie, qui, malgré les prières de son chef, ne voulait pas entendre parler d'un combat naval et s'obstinait à rester à Arnemuiden [3]. Guillaume parvint cependant à faire embarquer ceux de Roemerswale, de Cruyningen et de Beveland, qui passèrent les vaisseaux flamands, mais sans oser commencer une attaque. Le lendemain, Gui débarqua avec trois mille Flamands et huit cents Zélandais, munis d'un attirail de guerre proportionné [4], et marcha sur Vere, patrimoine des enfants de Wulfard de Borselen, qu'il conduisait avec lui. Reconnaissant leurs damoisels, *videntes domicellos suos* [5],

[1] *Melis Stoke*, VIII^e boek, 39-48.

[2] « Les hommes lui arrivèrent en foule, de sorte que j'ai remarqué que jamais la Zélande n'avait » vu accourir tant de soldats à la défense du pays qu'alors, à la fête de saint George. Guillaume, à » la tête d'une belle armée, marcha vers Flessingue, aux bords de la mer, et y rencontra une autre » armée tout aussi belle, prête à l'aider au besoin. »

[3] *Melis Stoke*, VIII^e boek, 74 et suiv.

[4] *Corpus chron. Flandr.*, tom. I, pag. 400.

[5] Ibidem.

les habitants le reçurent avec joie et mirent à mort le bailli que le comte de Hollande leur avait imposé. Mais à peine le détachement débarqué s'était-il reposé quelques heures, qu'on entendit crier tout à coup : *debout! aux armes! voilà l'ennemi!* Le jeune prince quitta gaiement la table à laquelle il venait à peine de prendre place, et marcha à la rencontre des troupes hollandaises, qui avaient jeté un pont sur l'Arne [1] et qui s'avançaient sous le commandement du maréchal de Hollande, tandis que Guillaume restait à Arnemuiden, plein de confiance dans la supériorité de ses guerriers. Un combat terrible s'engagea, tant sur la digue que sur les terres basses qui l'entouraient, et se soutint assez longtemps sans avantage marqué, parce que les deux partis déployaient une bravoure égale. Mais si l'on en croit le Frère Mineur de Gand, les Hollandais étaient plus valeureux dans l'attaque que constants à soutenir une lutte prolongée, et lâchaient pied quand ils éprouvaient une vive résistance : ils tournèrent le dos après quelques heures de combat [2]. Melis Stoke, et les historiens hollandais après lui, attribuent leur défaite à la défection de Paul Blauvoet, qu'on disait flamand d'origine, et du contingent des cinq-métiers [3] qui était sous ses ordres [4] :

Doe viel of, met groter scende,
Pouwels Blauvoet ente sine,
Alst den onsen was an scine [5].

Ces écrivains ne font aucune mention d'un combat plus admirable, qui eut lieu en même temps, et dont Meyer [6] a emprunté le récit au chroniqueur gantois que nous venons de citer. Quelques Brugeois, dit-il, au nombre de vingt-cinq soldats, s'étant aperçus que le prince

[1] Courant d'eau qui donne son nom à Arnemuiden.

[2] *Corpus chron. Flandriae*, ut supra.

[3] On nommait ainsi des cantons de l'île de Walcheren, connus aussi sous le nom de *Noord-Wateringe.*

[4] *Melis Stoke*, VIII[e] boek, v. 148.

[5] « Paul Blauvoet et les siens, comme il parut évident aux nôtres, passèrent alors, à leur des-» honneur du côté des ennemis. »

[6] *Annales Flandriae*, ad an. MCCCIII.

Gui était descendu à terre, s'avisèrent de prendre la même route avec un drapeau, mais sans aucun chef. Ils remarquèrent bientôt qu'un gros d'ennemis, comptant près de deux mille hommes, s'avançait rapidement sur eux. Ils donnèrent aussitôt un signal aux camarades qu'ils avaient laissés dans leurs vaisseaux, et parvinrent à en rallier un peu plus de cent cinquante. On en vint aux mains sur une digue très-étroite, où cinq hommes à peine pouvaient combattre de front et qui était entourée des deux côtés par des eaux profondes. Le combat fut opiniâtre : beaucoup de Hollandais et quelques Flamands roulèrent dans les fossés, mais ceux-ci s'en retiraient assez facilement, tandis que les autres y trouvaient presque tous une mort honteuse. Enfin la victoire se déclara pour le petit nombre, et les ennemis laissèrent plus de deux cents morts sur la digue ou dans les eaux. Cette rencontre avait eu lieu à un demi-mille de l'endroit où Gui avait combattu en personne. Les deux troupes victorieuses se rapprochèrent bientôt et s'observèrent quelque temps sans se reconnaître; mais quand elles se furent assurées que toutes deux avaient la même banière et criaient *Flandre au Lion!* ils se livrèrent à la joie la plus vive, et laissèrent ainsi à un grand nombre de fuyards le temps d'échapper à leurs poursuites. Le brillant exploit que le Frère Mineur, auteur contemporain et bien instruit, attribue ici aux volontaires brugeois est étonnant sans doute, mais il ne l'est pas plus que beaucoup de faits d'armes qui nous sont attestés par des autorités irrécusables.

Cependant on avait répandu à Arnemuiden que l'issue des combats avait été favorable aux armes hollandaises. Cette fausse nouvelle fit sortir de la ville un grand nombre d'habitants et de gens d'armes qui pensaient ne pouvoir trop se hâter, pour se mettre aux trousses d'un ennemi vaincu et profiter de ses dépouilles; mais ils tombèrent ainsi entre les mains des Flamands. Tout se débanda autour de Guillaume d'Avesnes, et le jeune général parvint à grande peine, avec quelques amis, à se jeter dans Middelbourg, où l'on manquait de vivres et de munitions de guerre. Aussi y fut-on bientôt obligé d'ouvrir les portes aux troupes de Gui de Namur; mais on stipula qu'il serait donné un sauf-

conduit au prince Guillaume, pour lui et les hommes de sa maison, jusqu'à Zierikzee, et qu'on accorderait une suspension d'armes jusqu'au surlendemain de son arrivée dans cette ville. Les Flamands admirent et observèrent courtoisement l'une et l'autre de ces conditions.

Ils ne tardèrent pas de se montrer devant Zierikzee, mais poussèrent le siége avec peu de vigueur, jusqu'à ce qu'ils apprirent que l'évêque d'Utrecht, Gui d'Avesnes, levait des troupes en toute hâte, tandis que son frère, le comte Jean II, réunissait une nombreuse armée à Schiedam, pour faire lever le siége et dégager son fils. A cette nouvelle, Gui de Namur fit donner l'assaut, sans prendre les précautions nécessaires. Les assiégés firent une sortie de deux portes à la fois, et firent essuyer aux Flamands une perte considérable, qui l'aurait été bien davantage si les deux sorties avaient été combinées. Des deux côtés on paraissait avoir rivalisé d'imprudence.

TRÈVE INDÉFINIE.

Cet échec ne découragea cependant ni le jeune Gui ni les bannis zélandais. Ils résolurent de pénétrer jusqu'au cœur de la Hollande, et s'avancèrent en effet avec leurs forces principales dans la Wiedele, entre les bourgs de Putten et de Voorne [1]. A leur apparition, tout le pays fut en émoi, et une levée en masse eût bientôt ôté toute chance de succès à l'invasion, si le prince avait su tirer parti de la position. Mais Jean II n'avait ni assez de grandeur d'âme, ni assez de jugement pour mettre à profit l'enthousiasme de la population; il négocia, et se crut heureux d'obtenir une trève indéfinie, mais que l'un et l'autre parti

[1] Les écrivains hollandais ne sont pas d'accord sur l'endroit désigné par le mot *Wiedele;* nous suivons l'opinion qui paraît la mieux fondée.

pouvait rompre, en la dénonçant quatre mois avant la reprise des hostilités. Par ce traité, Zierikzee demeurait au comte, mais le reste de la Zélande [1] jusqu'à la Meuse, c'est-à-dire la plus belle moitié du pays, était remise entre les mains de Gui de Namur. Melis Stoke donne à cette convention le nom de *vrede*, ce qui signifie à la fois paix et trève, et en transcrit les conditions principales [2] :

Ente *vrede* de ginc vort
Also als ic hebbe ghehort,
So wast besproken sonder waen,
Dat de vrede soude staen,
Na tontsegghen, maenden viere.
. . . . . .
En her Ghy soude, voer syn deel,
Al *toter Masen hebben Zeelant.*
Die grave soude hebben in hant
Sine porte van Sirixe :
Eñ men soude de porten nie mee
Vesten, dan si ghevest waren [3].

Le chroniqueur, connu sous le nom de Wilhelmus Procurator, avoue, de son côté, bien qu'à contre-cœur, que Gui de Namur a été mis en possession de la Zélande, et un troisième auteur contemporain, Louis Van Velthem, parle absolument comme Melis Stoke, ainsi que le démontrent les vers suivants [4] :

Daer na
So ginc *al Zelant*, alst ic versta,
Myn her Gi die in hant.
Dus so haddi al dat lant,
Zonder Ziericzee die port, *etc.* [5]

[1] *Melis Stoke,* VIII boek, v. 441 en volg.

[2] Bilderdyk ajoute ici toute la Hollande.

[3] « La paix se fit. D'après ce que j'ai appris, il a été loyalement convenu qu'elle durerait quatre » mois après qu'on l'aurait dénoncée. Messire Gui avait pour sa part toute la Zélande jusqu'à la » Meuse, et le comte conservait sa ville de Zierikzee, sans pouvoir cependant rien ajouter à ses for- » tifications. »

[4] *Spiegel historiael,* LXV hoofdst., bl. 299.

[5] « Après cela, toute la Zélande, comme je l'apprends, passa entre les mains de Gui; de sorte » qu'il eut tout ce pays, à l'exception de la ville de Zierikzee. »

Après des témoignages aussi formels et aussi dignes de confiance, il est difficile de comprendre comment le commentateur de Melis Stoke ait pu écrire : « Aussi toute la Zélande jusqu'à la Meuse ne fut aucunement cédée à Gui. Tout eût été terminé alors, et Gui eût pu prendre le titre de comte de Zélande; mais loin de là : ce n'était point une cession [1]. » Huydecoper a ignoré apparemment que dans une charte, conservée autrefois aux archives de Namur, les habitants de Middelbourg reconnaissent, en 1303, le prince Gui comme seigneur de Zélande, et que Gui lui-même prend le titre de comte de Zélande dans plusieurs diplômes des années 1303, 1307 et 1309, qui sont cités dans le *Codex diplomaticus* de Kluyt. Wilhelmus Procurator l'avait dit formellement : *Suorum verbis et scriptis comes Zelandiae nuncupatur* [2]. Huydecoper ne souffle mot de cet aveu du moine d'Egmont, et ne parle d'une charte de l'an 1309 que pour en nier l'existence, quoique Olivier de Wree assurât l'avoir lue. Mais Kluyt a prouvé, les pièces en mains, que le savant brugeois n'en avait aucunement imposé, et qu'on ne pouvait, sans nier l'évidence, révoquer en doute l'authenticité des chartes indiquées.

La trève, ou plutôt la paix, ne fut pas de longue durée. Elle avait produit en Hollande un profond mécontentement et causé beaucoup de murmures contre Jean II, qui avait défendu si mal l'héritage de Florent V, dont l'intrigue et peut-être le crime [3] l'avait rendu maître, et sacrifié, presque sans combat, une si belle partie du pays. Ces plaintes générales alarmèrent le comte au point qu'il en tomba sérieusement malade. Gui de Namur crut qu'il fallait mettre à profit l'inaction forcée de son ennemi pour recommencer les hostilités. Il fit donc dénoncer la trève à Jean II, par une lettre que son chapelain et un religieux prémontré de Ninove remirent au comte, le 9 novembre 1303; ce qui fixait la reprise des armes, d'après la convention, au 9 mars 1304.

[1] *Melis Stoke*, d. III, bl. 118.

[2] *Ad an. MCCCIV.*

[3] Beaucoup d'écrivains l'accusent d'avoir été complice du meurtre de Florent V et d'avoir empoisonné Jean Ier.

Le comte Gui, comme il se nommait, n'avait pas suivi les règles de la prudence en précipitant cette démarche; il aurait dû sentir qu'il devait s'attendre à la plus vive résistance de la part d'une population que ses succès précédents avaient violemment froissée, et qui accusait tous les jours son prince de lâcheté et de trahison à cause du traité lui-même. Mais Bilderdyk pense avec raison que le jeune prince ne fit que suivre les conseils des bannis zélandais, dont la soif de vengeance et la haine contre la famille d'Avesnes étouffaient la sagesse.

Jean II n'attendit pas l'aggression des Flamands : il appela près de lui son fils Guillaume, devenu son héritier légitime par la mort de ses aînés, qui avait continué de résider à Zierikzee. Après avoir remis entièrement son autorité et la conduite de la guerre entre ses mains, il se retira à Mons et ne revint plus en Hollande depuis. Sa retraite y réjouit tout le monde, car on était généralement persuadé qu'il était devenu incapable de gouverner [1].

A l'ouverture de la campagne, les habitants de Zierikzee se jetèrent avec une sorte de fureur sur le fort de Blodenborg, occupé par les Flamands, et s'en emparèrent de vive force après quelques heures de combat; mais ils souillèrent leur victoire en égorgeant la garnison, qui, après une résistance dont on ne pouvait faire un crime à des hommes d'honneur, avait demandé à capituler. Les vainqueurs annoncèrent aussitôt à Guillaume d'Avesnes le succès de leur entreprise, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie, quand il arriva dans leurs murs quelques jours plus tard. Le jeune prince était venu en quelques heures de son camp de Schiedam, où l'enthousiasme du peuple et l'affection qu'on portait généralement à Guillaume, l'avaient mis à même de réunir une belle armée, équipée tout entière aux frais de la noblesse et de la riche bourgeoisie [2].

[1] Ce qui fait dire à Melis Stoke :

Want het was al openbare,
Dat hys berechten conde niet mee.

[2] *Bilderdyk, Geschiedenis des Vaderlands,* tom. III, p. 37.

A Oortsee, au midi et assez près de Zierikzee, campaient des troupes flamandes dans une position excellente et presque inabordable. Pour relever encore le moral de ses soldats, Guillaume les fit défier au combat, mais elles n'eurent garde d'abandonner un camp si favorable pour répondre à ce défi. Cependant le prince hollandais fut bientôt rejoint par une forte partie de son armée et par les troupes auxiliaires que lui amenait son oncle, l'évêque d'Utrecht. Les Flamands d'Oortsee se trouvèrent alors dans une situation très-critique et furent obligés d'allumer des feux pour demander de prompts secours à leurs compatriotes.

COMBAT DE DUIVELAND.

La flotte flamande parut en effet le 20 mars et rétablit l'équilibre entre les deux armées. L'ennemi y opposa un nombre considérable de vaisseaux bien montés, qu'il fit stationner dans la Goude [1], avec défense aux soldats et aux matelots de descendre à terre. Mais cet ordre ne fut pas observé : beaucoup de monde descendit dans l'île de Duiveland et s'y arrêta longtemps, dans l'intention peut-être de passer la nuit à terre. La nuit survint, et les Flamands, avertis sans doute de ce qui se passait, en profitèrent pour attaquer brusquement les ennemis, sous le commandement de Florent de Borselen. Un grand nombre de Hollandais périrent dans la vase ou dans les flots, en voulant regagner les bâtiments qu'ils n'auraient pas dû quitter, ou tombèrent sous le fer des Flamands; beaucoup d'autres et une partie des vaisseaux demeurèrent entre les mains des vainqueurs. On distinguait parmi les prisonniers de marque Gui d'Avesnes, évêque d'Utrecht, qu'on fit conduire sous bonne escorte au château des comtes de Flandre à Winendale [2].

[1] On appelait de ce nom l'étendue d'eau qui sépare l'île de Duiveland de celle de Schouwen.

[2] *Corpus chron. Flandriae*, tom. I, pag. 405.

Le prince Guillaume, échappé comme par miracle à ce désastre, se réfugia avec un petit nombre de chevaliers et de soldats dans Zierikzee; mais la plupart de ceux-ci ne se crurent pas en sûreté dans les murs de cette ville et se sauvèrent dans l'intérieur de la Hollande. Le jeune prince conserva à peine autour de lui les hommes nécessaires pour défendre avec les bourgeois une ville si dévouée et si importante.

Dès le lendemain, les Flamands investirent la place; mais, se contentant d'y laisser un corps d'observation peu considérable, leur armée principale avec son chef prit le chemin de la Hollande. Gui de Namur envoyait devant lui des députés pour engager partout les seigneurs et les régences des villes, par des promesses et des menaces, à le reconnaître et à lui prêter serment de fidélité, comme au seigneur légitime de la terre. Cependant il demeura de sa personne, avec une division de sa flotte, dans la Wiedele, devant Geervliet. La partie de la Hollande qui n'était pas encore en son pouvoir, n'avait d'ailleurs aucun moyen de résistance : les villes et les bourgades, depuis la Meuse jusqu'au bois de Harlem, se soumirent à sa puissance, le reconnurent pour seigneur et lui envoyèrent des otages. Le Kennemerland et la ville de Dordrecht, qui ne suivirent pas cet exemple, devinrent l'asile de ceux qui aimèrent mieux abandonner leurs propriétés que de manquer de fidélité envers la maison d'Avesnes [1].

De nouveaux dangers la menaçaient cependant d'une autre part et semblaient assurer sa ruine. Sous prétexte de revendiquer des droits sur la Sud-Hollande, auxquels son père avait formellement renoncé en 1283 [2], le duc de Brabant, Jean II, avait profité des circonstances pour envahir à son tour la partie méridionale du comté. Il éprouva

[1] Melis Stoke exprime avec beaucoup de naïveté la soumission de la Nord-Hollande :

In al dat lant toten Houte
Ne was so coene noch so stoute,
De dorste segghen anders iet
Dan : lieve here, dat ghi ghebiet
Willewi doen herde gherne.

[2] *Van Heelu*, bl. 107.

d'abord une résistance plus vigoureuse qu'il n'avait cru, mais comme elle était mal organisée, il parvint aisément à la vaincre. Après avoir pris d'assaut la ville importante de Gertruidenberg [1], et fait décapiter trois bourgeois notables, il contraignit les autres à lui prêter foi et hommage. Bientôt après, maître de Zevenbergen, il soumit en peu de temps tout le pays jusqu'à la Merwede. Une conférence qu'il eut à Worcum avec Gui de Namur, et qui rappelle un apologue bien connu, fut sur le point de se terminer par une déclaration de guerre, tant les deux princes étaient âpres à la curée des pays envahis! Leurs conquêtes n'étaient cependant rien moins qu'assurées. La forteresse de Merwede était en bon état de défense et pourvue d'une nombreuse garnison; son commandant, le seigneur de Putten, était un des plus braves chevaliers de l'époque, et se disposait à faire évacuer le pays aux Brabançons plus promptement qu'ils n'y étaient entrés. D'une autre part, la ville de Dordrecht, aussi bien fortifiée, ne montrait aucune disposition à forfaire à l'honneur, en ouvrant ses portes aux troupes de Gui de Namur [2].

REDDITION D'UTRECHT.

Le prince flamand, qui s'était avancé jusqu'à l'Alblasserdam, n'attachait pas une haute importance pour le moment à s'emparer de Dordrecht : il se proposait de soumettre d'abord à ses armes la ville d'Utrecht et la seigneurie dont elle était le chef-lieu. Le combat de Duiveland avait coûté la vie au prévôt Guillaume et à beaucoup d'autres Utrechtois influents [3], et il avait privé l'évêque lui-même de sa liberté. La nouvelle de cette défaite, qui parvint dans la ville épiscopale

[1] *Chronyk van des Klerk uit de laage landen by der zee*, 195.
[2] *Melis Stoke*, VIII[e] boek, v. 1015 en volg.
[3] *De Klerk uit de laage landen*, p. 195.

le mardi après Pâques, y causa beaucoup de confusion. Deux partis opposés s'y élevèrent, et l'un accueillit avec empressement le chevalier zélandais, Jean de Renesse. C'était ouvrir les portes à Gui de Namur, qui, en effet, ne se fit pas attendre longtemps, changea aussitôt le magistrat [1] et sollicita vivement le clergé de déclarer Gui d'Avesnes déchu de l'épiscopat et d'y appeler Guillaume de Juliers, son neveu [2] : changement qu'il promettait de faire ratifier par qui de droit.

Quatre puissants vassaux de l'église d'Utrecht : les sires de Montfort, de Vianen, de Bosichem et de Zuylen, ne suivirent pas l'exemple de la ville et se préparèrent à faire une vigoureuse défense dans leurs manoirs fortifiés.

La situation de la maison d'Avesnes n'en paraissait pas moins déplorable, quand un des chevaliers qui s'étaient enfermés avec le prince Guillaume dans Zierikzee entreprit de la sauver. Witon de Haemstede, fils du comte Florent V [3], se rendit presque seul dans un léger esquif à Harlem et ranima tous les courages par sa présence et par ses conseils. Delft, Leyden, Schoonhoven, Schiedam et beaucoup d'autres villes secouèrent le joug que la conquête leur avait imposé, et placèrent le prince flamand et le duc, son allié, dans une position dangereuse.

Celui-ci se vit bientôt obligé de regagner ses frontières, sans même pouvoir se venger des ennemis, qui brûlèrent une partie de Bois-le-Duc, en le poursuivant [4]; mais Gui de Namur s'en tira avec plus de bonheur. D'après les conseils de Jean de Renesse, il se fit transporter par eau jusqu'à Ter Gouw, et de là par l'Yssel vers la Flandre. A en croire la

[1] *Joan. Beka, Guido XXXII ep.*

[2] C'était là une promesse difficile à réaliser. Au reste, Guillaume de Juliers, élu archevêque de Cologne par un parti, fut tué l'année suivante à la bataille de Mons-en-Puelle.

[3] On a beaucoup écrit pour et contre la légitimité de la naissance de ce seigneur; lui-même se nomme frère de Jean Ier, dans une charte de 1292 : « *Ick Witte, broeder 's graven van Holland, make cont allen den genen die desen brief sullen sien of hooren lesen, dat ic belooft hebbe ende belove enen edelen prince ende enen mogenden, mynen lieven heere ende broeder Jan, grave van Hencgouwen*, en z. v.; mais cette preuve n'est pas péremptoire. Quelques-uns pensent qu'il était né d'un mariage secret.

[4] On peut trouver surprenant que Nicolas De Clerck ne parle pas du tout de l'expédition du duc Jean en Hollande.

petite chronique de Gouda [1], il aurait été grièvement blessé près d'Ysselmonde, par un détachement sorti de Dordrecht pour le surprendre en route ; mais les documents contemporains ne font aucune mention de cette rencontre, et les vers de Melis Stoke [2] que Van Wyn cite à l'appui du fait, n'ont assurément pas la portée que leur suppose le savant archiviste. La chose paraît d'autant plus invraisemblable, qu'il est difficile de concevoir que le jeune prince, blessé à mort, aurait pu reparaître après quelques jours à la tête d'une armée nouvelle.

SIÉGE DE ZIERIKZEE.

Il apprit avec peine que Guillaume, après avoir pourvu à la défense de Zierikzee, était passé de nuit en Hollande, et qu'il y avait été accueilli partout avec le plus vif enthousiasme. Si contrarié qu'il fût de voir que le chef ennemi lui avait échappé, il n'en pressa pas moins avec une activité peu commune le siége d'une place qu'il regrettait d'avoir laissée derrière lui dans son expédition en Hollande. Il ferma le port par une digue et remplit le bassin de tiges de blé, qu'on avait coupé avant sa maturité ; ensuite il fit bientôt battre la ville par toutes les machines de guerre qu'on connaissait alors, des mangonneaux, des springales, des pierriers. La partie septentrionale de Zierikzee souffrit particulièrement de la masse de pierres énormes que lançaient ces instruments de destruction, mais les bourgeois n'en devenaient que plus fermes dans leur résistance. Ils étaient abondamment pourvus d'engins et d'hommes habiles à les mettre en œuvre. Les femmes elles-mêmes déployèrent le

1 Si verloren, an desen kere,
Scepe, have eñ oec liede.

2 Scriverius, qui a lui-même édité cette chronique, n'y met que peu de confiance : « *Het chronijcjen zelve bevinde ik*, dit-il, *in vele deelen zeer mager en sober gestelt, behalven daer het met groove, lange, vette, dikke fabelen en beuselingen doorspekt en versien is.* »

plus grand courage dans un assaut général, qui dura tout un jour, et elles contribuèrent beaucoup à le repousser. La perte des deux côtés fut immense. Les assiégés y puisèrent une nouvelle énergie, et Gui dut renoncer à l'espoir d'emporter de vive force une ville si vaillamment défendue; mais, quoi qu'on pût lui dire, il ne voulut point se retirer : « Dût-il m'en coûter la vie, s'écriait-il, je ne lèverai point le siége! » Ce qui fait dire à Melis Stoke [1] qu'il ne connaît pas de guerrier plus brave que Gui parmi les Flamands [2].

Les assiégés souffrirent beaucoup de la famine pendant le blocus, mais ils parvinrent à incendier une machine de guerre [3] d'une élévation prodigieuse, d'où les Flamands avaient causé beaucoup de mal à la ville, et s'affermirent par ce succès dans la résolution de défendre la place à toute outrance, jusqu'à l'arrivée du secours que le prince Guillaume avait promis avant son départ. L'armée flamande avait d'ailleurs essuyé de grandes pertes. Les écrivains hollandais, pour donner plus de relief aux exploits des défenseurs de Zierikzee, en portent l'effectif à deux cent mille hommes; mais c'est là, comme l'avoue Bilderdyk [4], une exagération ridicule. Aussi Guillaume Guiart, écrivain favorable au parti hollandais, a-t-il, tout en exagérant encore, beaucoup retranché de ce nombre [5] : Gui de Namur conquit, dit-il, tout le pays :

Fors une ville seulement
Sur la rive de mer fermée,
Qui Cérici est apelée,
Où il a petite pourprise;

[1] *Melis Stoke*, IX[e] b., v. 492 en volg.

[2] Her Gy sprak : ick wil alhiere
Bliven liggende toter doet :
Ic ne rumet door ghene noet,
De mi ane comen mach,
Tote op minen sterfdach :
. . . . . .
Dus seide hi selve, als wyt horen
Coenre Vlaminghe wort nie ghehoren.

[3] Nommé *chat*.

[4] *Geschiedenis des Vaderlands*, tom. III, pag. 58.

[5] *Branche des réaus lignages*, tom. II, v. 9043 et suiv.

Laquele il a entour assise,
Si comme par tesmoinz savommes,
A plus de quatre-vins mil hommes
Qu'il avoit touz en sa baillie.

On se préparait à accabler les Flamands par des forces beaucoup plus considérables. Non content de conduire en personne une armée nombreuse en Flandre, pour venger l'affront qui avait si cruellement flétri les fleurs de lis devant Courtrai, Philippe-le-Bel ordonna à son amiral Rénier Grimaldi [1] de se rendre avec ses navires génois à Calais, pour y rallier la flotte de Jean Pedrogue [2] et cingler ensuite, de concert vers la Zélande, au secours de Guillaume d'Avesnes. Grimaldi arriva en effet dans les eaux de Schiedam avec trente-huit vaisseaux de haut bord et une vingtaine de moindres bâtiments. Guillaume Guiart se complaît à faire l'éloge des principaux navires [3] :

Ce ne furent mie naceles,
Mès trente-huit nés granz et beles,
Riches et plaisanz et entières,
A chastiaus devant et derrières,
Selonc raison longues et lées,
Et de touz costez crenelées
Pour miez deffendre c'on n'es praingne.

On y comptait onze galères de construction génoise, huit gros navires marchands, pris aux Espagnols et armés en guerre, et onze autres vaisseaux de première grandeur. On rejoignit bientôt l'escadre de Guillaume d'Avesnes, et, après quelques retards causés par les vents contraires, les deux flottes, qui portaient une belle armée de Français, de Hainuyers, de Hollandais et de Frisons [4], arrivèrent dans les eaux de l'île de Duiveland. Des corsaires zélandais du parti flamand avaient

[1] Nous ne savons pourquoi quelques auteurs le nomment Doria, la plupart des contemporains l'appellent Grimaldi, ou, comme dit Guiart, Rénier des Grimaus.

[2] Melis Stoke le nomme Jan Paydroeghe.

[3] *Branche des réaux lignages*, tom. II, v. 9082 et suiv.

[4] *Despars*, tom. II, pag. 138.

surpris quelques bâtiments pendant la route, mais non sans avoir essuyé quelques pertes à leur tour.

On n'ignorait pas dans l'armée flamande, campée devant Zierikzee, que la flotte combinée était bien supérieure en forces de terre et de mer, et que son commandant, l'amiral Grimaldi, unissait à une bravoure reconnue plus d'habileté encore dans la guerre maritime : on s'y résolut cependant à faire bonne contenance. Jean de Namur, qui se trouvait depuis quelque temps avec Gui, son frère, partit de commun accord vers le pont de Bouvines, où la principale armée des Flamands était en présence de l'armée royale, et où sa présence semblait plus nécessaire. On décida qu'en Zélande on se tiendrait sur la défensive, et en effet on le fit pendant quelques jours. Mais Gui de Namur avait le cœur haut placé, ardent et fier : il ne put supporter longtemps les défis et les insultes de l'ennemi, et laissant à terre des forces suffisantes pour resserrer Zierikzee, il remonta sur sa flotte et résolut d'attaquer les confédérés à la Saint-Laurent (10 août 1304).

BATAILLE DE ZIERIKZEE.

Comme ses troupes connaissaient mieux les eaux et les bas-fonds du fleuve que les Hollandais et les Français, elles surent attirer quatre des plus grands vaisseaux de Pédrogue sur un banc de sable, et, pour les y brûler avant le retour de la haute marée, ils remplirent un gros bâtiment de paille, de cire, d'étoupes, de goudron, de salpêtre, de lard et de soufre, et le poussèrent tout brûlant sur les navires ennemis. Mais l'entreprise réussit mal. Les Hollandais parvinrent à écarter le brûlot, et, le vent ayant changé, il devint funeste à ses propres auteurs [1]. Cette aventure singulière rehaussa le courage de la flotte alliée.

[1] *Chronica Joan. de Beka*, pag. 106.

Vers le soir, quand ils crurent que leur attaque serait imprévue, les Flamands assaillirent avec impétuosité les bâtiments ennemis, et jetèrent une quantité innombrable de traits, de carreaux et de pierres, par leurs oestels, leurs grandes arbalètes et leurs springales; mais on les reçut au son des trompettes et avec une vigueur égale. Les petites arbalètes, les arcs et les frondes se mirent de la partie, quand on se vit de plus près, et le ciel sembla disparaître sous une grêle incessante de carreaux et de traits. Le bruit des lances rompues, le cliquetis des épées et des glaives, qui fendaient les casques des chevaliers, le son rauque des pierres qui retombaient sur les vaisseaux et les cris des combattants, étaient tels, dit un chroniqueur [1], qu'on les entendit distinctement à une distance de trois lieues. Tandis que les Flamands faisaient retentir le fleuve de leur fameux cri de guerre : *Flandre au lion!* un jeune sergent portait de vaisseau en vaisseau la bannière du comte de Hollande, aux cris mille fois répétés de *Hollande! Paris! Hollande!* Dans une première rencontre, les Flamands se rendirent maîtres de quatre bâtiments et assommèrent ou précipitèrent dans les flots tous ceux qui les montaient, matelots et guerriers. Ils causaient un grand mal à leurs ennemis des coquets et des châteaux de leurs navires, qu'ils avaient abondamment garnis de pierres et de soldats. La chance du combat paraissait toute favorable au prince flamand, quand les ennemis eurent recours à un moyen de succès moins digne de généreux guerriers, en débauchant à force de flatteries et de menaces les Zélandais qui se trouvaient sur la flotte flamande : « Illustres enfants de la Zélande, disaient-ils, songez à secourir votre légitime seigneur! » Paroles qui ne restèrent pas sans effet près d'un assez grand nombre, et les portèrent à la trahison [2].

Une bataille navale en règle était chose extrêmement rare, et l'art de faire prendre aux vaisseaux une position avantageuse pour combattre entièrement inconnu. Les alliés comme les Flamands avaient attaché leurs gros navires les uns aux autres, les proues en avant et en front de bandière, pour les diriger sur les ennemis; mais, pour les unir, les Hol-

[1] *Chronica Joan. de Beka*, pag. 106.
[2] *Despars*, tom. II, pag. 142.

landais avaient employé des chaînes de fer et leurs adversaires de grosses cordes. Les Zélandais, séduits par les paroles mielleuses des partisans du prince Guillaume, profitèrent de l'obscurité de la nuit pour couper ces câbles, et furent ainsi la cause principale de la défaite de la flotte flamande.

Il y en eut d'autres encore. D'une part, les galères de l'amiral Grimaldi donnaient à la flotte combinée un avantage considérable, en ôtant tout moyen de retraite aux petits bâtiments [1], et de l'autre, le château d'un navire flamand étant tombé dans la mer, il en résulta un grand désordre parmi les guerriers du jeune Gui, et l'abandon de plusieurs de ces forts qu'on avait attachés aux mâts. Il était minuit, et la victoire paraissait encore douteuse : d'un côté, elle souriait au prince hollandais et d'un autre à son rival, bien que le prince flamand eût été abandonné par quelques-uns de ses bâtiments, où les Zélandais rénégats étaient en plus grand nombre, et que plusieurs des vaisseaux flamands eussent été entraînés dans cette fuite.

Au point du jour, la flotte hollandaise s'avança triomphante et rendit l'espérance et la joie aux défenseurs de Zierikzee, qui avaient passé la nuit dans des alarmes continuelles. L'état de la flotte flamande était bien moins rassurant. Un gros navire, marchant à toutes voiles dehors, s'était éloigné sans être poursuivi, parce que l'amiral Grimaldi l'avait reconnu pour zélandais, et montrait envers des traîtres un intérêt qu'ils ne méritaient assurément pas. Plusieurs bâtiments étaient échoués sur des bancs de sable et tous se trouvaient hors de ligne par suite de la rupture des câbles. Gui de Namur ne se regardait pas cependant comme vaincu et songeait même à reprendre l'offensive.

Le sire d'Axel, homme d'une valeur connue et d'une expérience consommée, lui conseilla de se réserver pour des temps meilleurs ; mais il ne put se faire écouter. Par une sorte de magnanimité et de grandeur d'âme indiscrète, dit le Frère Mineur [2], il ne voulut pas entendre parler

[1] Vanden galeiden quam dese bate,
De somme achter lagen doe.
(X^e boek, v. 58.)

[2] *Corpus Chron. Flandriae*, tom. I, pag. 410.

de retraite, et répondit que fuir ce serait flétrir sa gloire. Il lutta vigoureusement contre des ennemis trop supérieurs en nombre, ce que le chroniqueur gantois, dont l'énergie n'égalait pas la sincérité, appelle une grande imprudence [1]. Sa bravoure fut inutile: après quelques heures de combat, il fut forcé de se rendre avec le seigneur d'Axel et un petit nombre de ses compagnons d'armes.

Mais à qui se rendit-il? Appuyé sur le seul Melis Stoke, Huydecoper affirme de la manière la plus positive que ce fut au jeune Guillaume et pas à l'amiral français [2]; mais les auteurs les plus consciencieux, tant d'un parti que de l'autre, sont d'un avis opposé : « Gui de Namur fut pris par l'amiral du roi Philippe », dit expressément Jean de Beka [3], et son traducteur, qui souvent développe et rectifie sa narration, se sert des mêmes termes [4]. Le Frère Mineur de Gand, contemporain de l'événement, n'est pas moins formel [5], et n'est pas contredit par W. Procurator, Despars et Meyer, dont la véracité n'a jamais été contestée [6]. Nous ne citerons pas à leur appui, comme il serait facile, des écrivains plus modernes, hainuyers ou français. Guillaume Guiart refuse aussi au jeune héritier de la maison d'Avesnes l'honneur que lui attribue son pauvre clerc, Melis Stoke, mais il ne le donne qu'indirectement à Rénier Grimaldi; voici son opinion [7] :

Là rest, dedoutance sourpris,
En sa nef Gui de Namur pris
Par un des soudoiers Pedrogue.
Cil l'emmaine joieus et gogue;
Mès ne connoist mie sa prise
Un serjant l'amiraut l'avise;

[1] *Corpus Chron. Flandriae*, pag. 412.

[2] *Melis Stoke*, IIIe deel, bl. 272.

[3] *Guido quidam Flamingus per amiraldum regis captus est.* Chron., pag. 107.

[4] *Ende des Conincs admirael venc den grave Ghyen t'enden van den stride.*

[5] *Unde ab admiraldo.... tandem se reddens.... captus est.* Corpus chron., t. I, p. 411.

[6] A ces autorités on peut ajouter celles de la chronique du *Klerk der laage landen*, pag. 200, et de la chronique éditée par M. Willems dans le *Belgisch museum*, tom. IV, pag. 206.

[7] *Branche des réaux lignages*, tom. II. v. 10, 431 et suiv.

Enz en l'eure lez li s'acoste;
A celui qui le conduit l'oste.
Son haubert seulement li lesse
Et le tire hors de la presse;
Vain et de douleur tourmenté,
L'a à l'amiraut présenté
Qui en sa galie l'enserre,
Puis fait les vessiaus metre à terre.

Quel que soit cependant le nombre et le mérite de ces auteurs, on ne peut regarder ce point d'histoire comme entièrement acquis à la science : « Voilà aujourd'hui 513 ans, dit Bilderdyk [1], qu'on se dispute pour savoir si Gui de Namur a été prisonnier du prince Guillaume ou de Grimaldi, et le problème n'est pas encore résolu. »

Il est sûr que le jeune prince flamand fut conduit en France par l'amiral et renfermé au Châtelet, à Paris. Échangé plus tard avec Gui d'Avesnes, évêque d'Utrecht, il offrit ses services à l'empereur Henri VII et mourut d'une maladie contagieuse, qui l'enleva à la fleur de l'âge sous les murs de Brescia. Ses restes furent ensevelis dans le tombeau de sa mère, au monastère de Peteghem, près d'Audenarde [2].

Quoique victorieuses, les flottes combinées avaient éprouvé des pertes presqu'aussi grandes que celles de leurs ennemis; mais leurs chefs eurent meilleur marché des troupes que le prince flamand avait laissées au siége de Zierikzee et qui s'étaient éloignées en désordre à la nouvelle de sa défaite. Ils leur tuèrent un grand nombre de soldats et firent plus de trois mille prisonniers. Peu de jours après (15 août 1304), le prince Guillaume montra à leur égard le beau caractère qui lui valut plus tard le glorieux titre de Guillaume-le-Bon. Par lettres, datées de la mi-août, il garantit la vie sauve à ses prisonniers, promet de ne point les conduire hors de la Zélande et de la Hollande, et s'oblige à les tenir en convenable et courtoise captivité, chacun d'après son rang [3]. Mais les

[1] *Geschiedenis des Vaderl.*, IIIe deel, bl. 58.
[2] *Annales Flandriae, ad an. MCCCXI.*
[3] Voyez ces lettres dans l'appendice, lettreA.

Hollandais n'observèrent pas les promesses de leur jeune prince, et les prisonniers furent cruellement maltraités à Leyden, à Ysselmonde et en d'autres villes [1].

MORT DE JEAN DE RENESSE.

—

Les choses auraient pris une autre tournure devant Zierikzee, si le prince flamand n'avait pas été privé du bras et des conseils du brave Jean de Renesse. L'ascendant qu'il avait sur Gui aurait sans doute empêché ce jeune guerrier de céder à une impétuosité mal dirigée, et l'influence qu'il exerçait sur ses compatriotes aurait rendu impossible la trahison de quelques-uns et la désertion du plus grand nombre. Mais la présence de ce seigneur n'avait pas été moins nécessaire à Utrecht, où, comme il arrive souvent, il y avait eu un revirement dans l'opinion aussitôt qu'on avait vu le parti flamand au pouvoir. La fermeté et la prudence de Jean maintinrent l'ordre aussi longtemps qu'aucune action décisive n'avait eu lieu entre Gui de Namur et Guillaume d'Avesnes, mais à peine eut-on appris l'issue de la bataille navale de Zierikzee que tout changea de face. Le parti épiscopal reprit le dessus et se renforça de tous ceux qui s'attachent d'ordinaire au vainqueur; au point que le capitaine zélandais s'aperçut bientôt que sa vie n'était pas en sûreté dans la ville. Il partit donc secrètement avec un petit nombre de chevaliers attachés à sa cause, et fit d'autant plus de diligence pour s'éloigner, qu'il apprit que Guillaume d'Avesnes s'avançait rapidement avec ses troupes sur Utrecht. Malheureusement il fallait traverser le Lec dans une barque assez légère; on passa d'abord sans encombre les chevaux et une partie des bagages, mais quand ce fut le tour des guerriers pesamment armés, l'esquif fut pris d'un côté dans la vase; et, comme on se porta rapidement de l'autre côté pour l'enle-

[1] Voyez l'appendice B et C.

ver, il sombra et noya Jean de Renesse et une partie de ses compagnons. « Aucun d'eux ne méritait des regrets, dit Bilderdyk [1], à l'exception de Renesse, qui était réellement un homme éminent » ; aussi son corps, retrouvé peu après, fut-il enseveli avec tous les honneurs dus à sa naissance et à ses exploits. Un seul chroniqueur ajoute qu'avant de se noyer, Jean de Renesse avait été défait dans un combat par le sire de Culembourg [2].

Tous les auteurs contemporains, amis et ennemis, rendent justice aux talents et aux vertus de ce capitaine. Avec une bravoure célèbre à une époque qui comptait un si grand nombre de valeureux guerriers, il possédait une haute capacité pour les affaires, tant militaires que civiles, et se montrait toujours plein de générosité et de courtoisie, même envers ses ennemis les plus acharnés. De là le nom d'ennemi courtois, *de hovesche viant*, que Melis Stoke lui donne en plusieurs endroits de sa chronique, et le vœu qu'émet en sa faveur le moine d'Egmont :

Jo. de Renesse Christo socium precor esse [3].

Il n'y a que le seul abbé Hossart qui traite le noble zélandais de personnage turbulent, de brouillon et de très-mauvais sujet, sans rendre justice aucune à tant de belles qualités qui le distinguaient; mais on ne s'en étonne plus, quand on voit avec quelle négligence cet écrivain a présenté cette partie des annales du Hainaut, où il confond sans cesse Gui de Namur avec son frère, Jean, où il fait évacuer l'île de Walcheren aux Flamands, quand ils l'occupaient tout entière, une seule ville exceptée, où il suppose que le comte de Flandre n'avait aucun droit sur la Zélande, etc. Le P. Delwarde avait mieux étudié l'époque.

La mort de Jean de Renesse ruina sans doute les espérances que Gui de Namur avait pu conserver. Après avoir été échangé contre l'évêque d'Utrecht, ce jeune prince resta plusieurs années encore en

[1] *Geschiedenis des Vaderlands*, IIIe deel, bl. 62.
[2] *De Klerk der laage landen*, p. 201.
[3] Wilh. Procurator, p. 144.

Belgique et continua d'y prendre le titre de comte de Zélande, comme on voit par lettres du 16 juillet 1306, où il dispose arbitralement de la terre de Beveren [1], et par d'autres chartes de 1307 et 1309, dont nous avons déjà fait mention [2]; mais il ne tenta rien contre Guillaume d'Avesnes, devenu comte de Hainaut et de Hollande, peu de temps après sa victoire.

La paix cependant n'était point rétablie. Un armistice avait d'abord été conclu et devait expirer au 5 septembre 1305, Guillaume en accorda une prolongation à Jean de Namur, Philippe, comte de Thiette et de Lorette [3], ainsi qu'au duc Jean de Brabant et aux alliés de ces princes, le 2 juillet 1305, mais seulement jusqu'à la Toussaint suivante. Ce qui porte à croire qu'on regardait comme assez prochaine une paix définitive. Il n'en fut pas ainsi cependant : le refus que fit le prince hollandais de faire hommage pour les îles de Zélande au nouveau comte de Flandre, Robert de Béthune, pensa ramener toutes les horreurs de la guerre. Des arbitres surent les prévenir, mais ils n'obtinrent que des trèves, toujours assez courtes, mais continuellement renouvelées. Ce ne fut qu'en 1324 que Louis de Nevers, prince mou, débauché et sans cesse aux prises avec ses sujets révoltés de sa conduite, accepta une paix défavorable, qui privait pour toujours sa maison des droits qu'elle avait eus de temps immémorial sur la Zélande occidentale.

—

Dans sa séance du 7 mai de cette année, l'académie a proposé une question d'un haut intérêt sur notre ancien état militaire; les concurrents puiseront avec fruit dans les récits contemporains de la campagne de Gui de Namur en Hollande et en Zélande, et y trouveront de curieux renseignements sur les armes des guerriers et les engins [4] ou ma-

[1] Elles sont conservées aux archives de la Flandre orientale.

[2] Voyez page 15.

[3] Robert de Béthune n'avait pas encore apparemment pris possession du comté.

[4] On sait que de là nous viennent les mots de *génie* et *d'ingénieur*.

chines de guerre en usage au XIV^e^ siècle. Dans une pièce manuscrite du temps [1], plusieurs gens d'armes énumèrent les armes tant offensives que défensives qu'ils ont perdues, probablement devant Zierikzee. On remarque, parmi les objets qu'ils désignent, des hallebardes, des couteaux, des tourniquets et des miséricordes, des gantelets, des gorgerins, des hauberts, des écus, des cottes d'armes, des cuirasses, des brassards en cuir et des cuissards. Ajoutez-y le glaive, l'arbalète, l'arc, la fronde, et, après le casque ou heaume, les armes que nous indique G. Guïart dans ces vers [2] :

Lances droites, escus panduz,
Blans haubers, cervelières gentes,
Tacles qui puis furent en ventes.

et dans ces autres [3] :

Hauberjons et tacles entières,
Escuz, bacinez à visières,
Espées d'estoz et de taille,
Cotes, gambesies, ventailles.
Ganz de plates et de balaines,
Lances roides, juisarmes saines,
Et autres atours qui blanchissent.

et vous aurez l'équipement presque complet d'un homme de guerre de ce temps.

Les principaux engins ou machines de guerre pour combattre sur terre et sur mer ou emporter les villes assiégées, étaient les *blyden*, les *oestels*, les *evenhoogen*, les *tuimelaers*, les *donrebussen*, les *manghelen* ou *mangonneaux* et les *katten* ou *chats*, qui ont fourni à Huydecoper le sujet d'une dissertation diffuse, indigeste et presque inintelligible à force d'érudition [4]. Nous ne le suivrons pas dans ses prolixes expli-

[1] Aux archives de la Flandre orientale.
[2] *Branches aux réaux lignages*, tom. II, v. 9301 et suiv.
[3] *Ibidem*, v. 9366 et suiv.
[4] *Melis Stoke*, III^e^ deel, bl. 281 en volg.

cations : il faudrait pour cela écrire un ouvrage spécial et posséder en dynamique des connaissances que je ne puis avoir. Contentons-nous de quelques indications sommaires.

Blyde, en latin du moyen âge *blida*, a son nom, d'après Bilderdyk, du latin *balista*, étymologie qui peut paraître hasardée, d'autant plus que la machine n'était pas empruntée des anciens. Elle consistait en deux poutres bien enfoncés dans la terre, auxquelles était, en haut, suspendue en équilibre une poutre transversale, pesante d'une part et de l'autre mince et légère. Après avoir placé la pierre de ce côté, on baissait avec force la partie pesante, et, en la laissant tout à coup se relever, on lançait le projectile à une assez grande distance. Les pierres pesaient souvent 300 livres, et le continuateur de Beka parle d'une *blyde* qui en jetait de 1300 livres. Huydecoper pense que les mangonneaux, en latin *magnellae* ou *mangones*, ne différaient pas des *blyden* [1], et plusieurs chroniqueurs confirment cette opinion. Aussi lisons-nous dans la chronique de Richard de Saint-Germain [2] : *Ingenia quae bliddae, dominae et mangonelli fiunt imperatore mandante.*

A. Matthæus et Kiliaen rangent aussi parmi les machines du genre des *blyden*, les *tuimelaers*, mais l'endroit du continuateur de Beka, que le premier cite à l'appui de son opinion, en donne une idée tout opposée, et fait clairement entendre que c'était une machine construite d'osier et de jeunes branches d'arbre, pour protéger les hommes de guerre et les bourgeois contre les *blyden* ou mangonneaux : *Si hadden ooc ghemaeckt*, y est-il dit, *van tene ende van telgen, dat men tumelaers hiet, dair si mede gingen op die graft, dat hem en gheen scutte van steenbussen scaden mochten.*

Les *oestels* ou *oestals* semblent venir de *hoogstel* [3], dit Bilderdyk, et cette étymologie semble assez probable. L'*oestal* était une sorte de *blyde*, placée sur un affût, qui lançait des flèches au lieu de pierres; Melis Stoke le dit formellement en plusieurs endroits.

[1] Pour la *blyde*, voyez encore Ihrii *Glossarium Suio-Gothic.*, voce *blida*.
[2] *Ad. an. MCCXXXIX.*
[3] *Geschiedenis des Vaderlands*, d. III, bl. 232.

Les *blyden*, les *oestals* et les mangonneaux portaient aussi le nom générique de *donrebussen*, à cause du bruit qu'elles faisaient au *descliquer*, comme parle Froissart.

On avait conservé des anciens la machine appelée *kat*, *chat* ou *cattus;* Végèce en fait mention, et César la nomme plus d'une fois dans ses *Commentaires* [1]. C'était une tour de bois, marchant sur des rouleaux et servant à divers usages. Du sommet, la vue pouvait plonger dans la ville assiégée, et près de là se trouvait un pont qu'on abaissait à volonté sur les murailles en cas d'assaut. Dans la partie inférieure travaillaient les mineurs, protégés par la machine et par ses défenseurs, à combler les fossés ou à saper les murs. Ce dernier emploi paraît avoir été le plus ordinaire; Guïart l'explique dans ces vers [2] :

Devant Boves fu l'ost de France,
Qui contre les Flamanz contance.
Li minieur pas ne sommeillent;
Un *chat* bon et fort appareillent.
Tant euvrent desouz et tant cavent,
C'une grand part du mur destravent.

Huydecoper pense avec raison que les *evenhooghen* étaient aussi des chats; leur nom, qui signifie *également élevés*, nous permet de conjecturer qu'ils différaient des autres, en ce que leur sommet était de niveau avec les murailles de la ville ou forteresse assiégée.

Les *springales* et les *grandes arbalètes* ou *banc-armborsten* jetaient à peu près de la même manière des flèches et des garrots ou carreaux, traits qu'on nommait apparemment ainsi parce qu'ils avaient la tête plate, grosse et carrée.

La bataille de Zierikzee fournit encore des renseignements précieux sur notre ancienne marine : « Là, dit M. de Reiffenberg, combattent en ligne des vaisseaux de divers rangs, savoir : des nefs, des galies et

[1] Lib. VII *de B. G.*, 84 *de B. G.*, III, 80. Il la nomme *musculus*, mais sa machine est faite avec beaucoup plus d'art que celle des Gaulois.

[2] Tom. Ier, v. 623 et suiv.

[3] Mémoires de Du Clercq, *Introd.*, p. 55.

des coquets. Les plus forts, les plus considérables sont les premiers. C'étaient les vaisseaux de ligne du temps. Les galères, bien qu'inférieures en force, avaient, sur les nefs, l'avantage de tirer peu d'eau, et par conséquent d'être plus favorables à la navigation des côtes, et surtout aux descentes; cependant, les Flamands, dont les côtes sont plates, donnaient à leurs nefs plus de légèreté, tandis qu'au contraire, il fallait plus d'une brasse d'eau à celles des Français. Les coquets étaient des vaisseaux légers, d'une forme particulière et qui tiraient très-peu d'eau.

» Les bâtiments de second rang, à cette bataille, sont appelés galiots, barques, bateaux et nacelles. Le galiot était une petite galère. On connaissait aussi l'usage des brûlots et des matelots, c'est-à-dire des bâtiments destinés spécialement à secourir le vaisseau-amiral, ou celui que montait le chef de la flotte ou de l'escadre. »

A cette description assez exacte de notre savant confrère, on peut ajouter que les vaisseaux armés en guerre portaient vers leur sommet une sorte de tour carrée qu'on appelait *châtel* ou *château*, que Guïart décrit de cette manière [1] :

Au bout des mats sont li chatel
Bien crenelez à quatre quieres,
Garnis de quarriaux et de pierres
Que on la endroit aüna :
Trois bons serjanz en chascun a.

Les coquets remplaçaient quelquefois les châteaux. Carpentier parle d'une autre sorte de barque, nommée *chata*, qui servait aux ouvriers qui creusaient un port et qui ne portait d'ordinaire que neuf hommes. Une autre nommée *jocha*, dans une ancienne vie de saint Ivon, rappelle le yacht anglais.

Enfin, Guïart nous fait connaître les principaux instruments de musique qui stimulaient les combattants [2] :

[1] *Branche des réaux lignages*, tom. II, v. 9377 et suiv.
[2] *Branche des réaux lignages*, tom. II, v. 9609 et suiv.

Qui lors oïst tentir arainnes
Qu'en fait par les deus oz sonner,
Tabourz croistre, corz bondonner,
Flagiex piper et trompes braire,
Et véist les couarz retraire
Sanz semblant d'avanturer eus.

Nous nous estimerons heureux si cette esquisse bien incomplète suggère à quelque ami de nos antiquités nationales la pensée de mettre en œuvre de si nombreux matériaux : il dotera assurément le pays d'un ouvrage aussi utile que curieux.

APPENDICES.

A.

Wi Willem, douste zone scraven van Henegauwe, van Hollant, van Zielant ende sieren van Vrieselant, maken cont allen den ghenen die desen brief sien sullen of hoeren lesen, dat wie opghenomen hebben de Vlaminghe, die vore Ziericsie laghen met minen hieren her Ghyen van Vlaendren, ende die scieden van Ziericsie ende quamen int west ende van scouden toter Niewerhavene, alse in onser vanghenessen tote onser ghenaden in aldus ghedaenre manieren hars lieves ende harre lede ende niet te voerne buten Hollant ende buten Zielant ende hoefvesghe vanghenesse te doene, ende elken te houdene na sinen state, haer harnasch te vercoepene ende haere luftocht dar af te nemene, tote haerre orboeren binnen der gravesscap van Hollant, dies noet hevet voert waert dat hiemene van dien Vlaeminghen ghinghen in anders mannes vanghenessen dan in die onse. Daer af willen wi onghehouden sien ende over hem rechten, alse over onsen viant ende over den ghenen die opghenomen hevet buten ons. Om dat wi hem alle diese vorworden houden willen vaste, zieker ende ghestade, sonder alle archeide, so hebbe wi hem desen brief ghegheven, bezieghelt met onsen zieghele uthanghende in kennessen. In den jare Ons Hieren MCCC ende viere, in onser Vrouwen daghe te half oeste.

B.

Allen den ghuenen die dese lettren sien sullen jof horen lesen, scepenen ende raed vander stede van Brugghe saluit ende kennesse der wareit. Wie doen u te weitene ende elken sonderlinghe dat commen sien vor ons tambocht van den weivers van onser

steide, de welke ghevanghen laghen te Lede in Noert Hollant, omme toccoison van de orloghe van Selant, ende hebben ons swaerlike ghetoghet claghende dat si van haren ghesellen senden van danen, daer si ghevanghen laghen, tote onser stede omme soustinanche te hebbene biden gheleden van den grave van Hollant, ende onse ghevanghene wederkerende tote harer vanghenessen waerd ende bidien selven ghelede van den grave voerseid, si camen met harer sustinanche ende met haren peneghen, tote ere somme van cccc ℔ payments, Tycelmonde in Suit Hollant; daer worden hare peneghen ghenomen ende ongheweldich ghemaect ende soe meshandelt ende mesnoerst, dat de bringhere van dier penighen verliesen moeste sine lede alst blyct ende al binnen ghelede: hier omme eist dat wi bidden omodelike harden, hoghen princen ende machtighen, ende alle edele lieden dat si ghehulpich willen wesen den verliesers voerseid, dat si ghenaken haren verliese ende harer scade ende den meshandelden ghebettert warde sine smerte, ende dat si hier in soe vele doen willen dat si hare ere der in behouden, nader ordenanche van den paise ende van ghelede vorseid. In orconscepen van desen lettren gheseghelt met onse seighel vuthanghende, de welke ghemaect waren ende ghegheven in jaer Ons Heren MCCC ende sesse, swonsdaghes na Sinte Bacus daghe.

(Minute.)

C.

Dit es dat de wevers van Brugghe sedert dat sie opghenomen waren beclaghende sien van hare wapinen die wer waren DC ℔ ende XX, ende hier toe hebben si alle haren hiet ghedaen.

Dit sien de wolres van Brugghe die hem beclaghende sin van den selven sticken, somme VI^{c} ℔ XIX ℔ IIJ s. in vlaemschen.

Dit sien de schernes van den zelven sticken, somme CC ℔ LXXX ℔ XJ s.

Dit sien de vleescauers, C ℔ XLIIII ℔.

Item, de lamwerkers C ℔ VIIJ V. s.

Somme van al desen XVII^{c} ℔ LXXII ℔ ende XJ s.

Dit sien de wevers die laghen ghevanghen te Lede, die claghen over Heinrike Struvelant ende over Diedericke den smet, dat sie hebben veronrech ende ghenomen onse ghelt met groeten onrechte summe van al ccc XV oude groete tornoyse.

Item, XL s. VJ d. hollanse.

Item, de volres van den selven case, summe XXXV ℔ ollans.

Item, de scernes X ℔ hollanscer.

De vliescauers sien hem beclaghende van haren biesten die hem ghenomen varen van haren tolrenen die waren wort cc ℔ sint dat si hupt hem ghaven.

Edele here myn here Guy, sgraven broeder van Vlaendren, grave van Zelant, u betogic Christiaen die Langhe, poertre in Brucghe, die mie Pieter F. Gilles, bailliu van Middelburch vinc Tarnemude in die havene Variare, vore aller heleghen daghe binnen vreden ende daer nam hie mie xlvij s. hoet haveren Durdrechtse mate daer thoet wel waert was xxx s. hollantsce in Vlaendren, ende daertoe x ℔ waert goets hollantsce anders goets ende hie helt mie ligghende in drie pare yseren ende in ene gayole besloten xxx weken, omme meer reimersoens ende daer galt ic xx ℔ hollantsce van teringhen ende daer boven costet mie te rennersoene xv ℔ hollantsce eer ic vut conste coemen ende alt goet verloren dat hie mie nam wildire oec iet jeghen segghen dese Pieter F. Gillis balliu vorseit, so biedict te proevene met sgraven rente meester van Hollant, metten wisselare van Durdrecht ende metten toelnars bode van Durdrecht, ende van Ghervliet ende met andre goeder souflisante proeve uten graefscepe van Hollant, al sonder die proeve die ic in Vlaendren hebbe, ende omme dat mie dit ghedaen was binnen vrede, so biddic u edele here dat ghire so in sien wilt ende der toe ghehelpich wesen dat mie mine grote scade ende mine sware pine gherestorert ende ghebetert worde, somme van al c ℔ hollansce ende xviij ℔ hollansce, ende dit vas binnen voerde.

Dits es die claghe Martin Hontin, coepman van Brughe, die was versteke bi Hornicwed an West Friesselant bin des graven lande van Hollant. Here daer quame de Vriese ende vinghe die Mertin voertseit ende namen hem al syn goet ende helden vanghen in zwaere ghevanghenesse xxiij wouke, ende dit sien die goene dier tgoet dielden Died. Mertin, Bollekin, F. Oetgers ende Alart sien soene ende Symoen, F. Oetgers ende Didde. F. Heinrick, ende Heynkin die Meersman, ende groete Hanne, ende Bertout Bune van Alkemare, ende Heurle sin neve. Here dor Gode, so bidde wie u omme Gode ende omme uwe hoidellede dat ghi mie berecht, want ic hebbe dit verlore omme u orloge ende ben bescait van ccc ℔ des paiements.

Dit es de scade die Clais van Leffinghien ende Jacob sien broeder, ende Clais van Oedelem, hebben ghehadt vore Zirixe, ende dat hem die van Zirixe namen binnen verde ende binnen gherechten ghelede. Si namen hem cccc ende xxv hoede rogs, dat wert was elc c te dien tiden c ℔ vlemsche groete tornoise te ij s.

Item, namen si hem xxviij vate kaelscher aschen dies tvat wert was xx s. inghelsche groete tornoise te ij s., ende dit goet was ghenomen in enen cogghe van Scraelshonde heet *Scoene weder*, ende dar was af sciphere Hereman van Mippem, ende dit bieden de vorseide coepmans sofficianteleke te proevene.

(Minutes.)

FIN.